

## ***Ce que j'écris ne rassure pas***

### **Le thème de la mémoire, du passé est souvent présent dans vos romans.**

J'ai réellement commencé à écrire à trente-huit ans. Mon passé était déjà très lourd. La mémoire joue le rôle principal dans mes livres. Mon présent actuel devient immédiatement mémoire. La révélation du sens total de la littérature, le sentiment que je n'étais pas né pour rien, me furent donnés par ma première lecture de Proust, à quinze ans et demi. Ce livre répondait à une question essentielle : comment se sauver des ratages inévitables de l'existence et de la déception provoquée par les choses longtemps désirées, enfin obtenues. Proust me révélait plus précisément ma propre identité, que je pressentais sans croire pouvoir la vivre. J'apprenais que les amours homosexuelles ne se différenciaient pas beaucoup des amours hétérosexuelles. Swann, le narrateur, Charlus, Saint-Loup passaient par les mêmes affres du désir et de la perte. La lecture de Proust avait aussi des conséquences négatives : elle m'empêchait d'écrire. Sur le plan littéraire Proust me fascinait mais m'encombrait.

### **Avez-vous commencé à écrire à ce moment-là ?**

Non, j'étais bloqué. Je lisais Proust. Je me racontais des histoires de midinettes. Je confondais la vie et la littérature. J'avais une vie passionnelle tumultueuse et je croyais que la vie affective, la jouissance sexuelle étaient les seules réponses. Je me projetais à l'extérieur de moi alors que j'aurais dû rentrer en moi. J'étais démuni, déprimé. J'ai décidé d'entreprendre une psychanalyse. J'ai pris rendez-vous. Quand je suis arrivé devant la porte du cabinet de psychanalyse, j'ai rebroussé chemin. J'ai écrit une nouvelle le jour-même. Je l'ai présentée à un concours et j'ai gagné le premier prix. J'étais totalement inconnu à l'époque. Pour la première fois, des gens m'avaient lu et m'avaient plébiscité. Cette expérience a été décisive.

### **La communication par l'écriture vous avait plu.**

J'ai alors commencé à écrire un roman. Je suis un garçon de devoir. Si je n'avais pas sonné chez le psychanalyste, c'est que je devais m'en sortir tout seul. J'ai donc écrit mon premier roman, *L'arbre mémoire*, qui comme son titre l'indique rassemble déjà les obsessions qui sont dans tous mes autres livres.

### **Dans *Les absents* un de vos personnages dit que la mémoire nous joue des tours et que l'on a tendance à ne se souvenir que du malheur.**

Retrouver tout le passé par la mémoire est impossible. Mes proches ne comprennent rien à ce passé que je raconte et qu'ils croient avoir partagé. Pour eux, je ne dis pas la vérité. La fiction permet pourtant de retrouver « sa » vérité. Écrire, c'est recréer les strates sur lesquelles nous sommes construits. Homosexuel et fou de littérature, je n'ai pas « regardé » la vie comme mon frère a pu le faire dans le même contexte familial et social.

La mémoire est l'amalgame (devenu cohérent dans un roman) de tous les va-et-vient entre perception du réel, interprétation, douleur, joie, désir, aspiration, haine, etc. Pour un romancier, il y a une réalité particulière « choisie » par sa volonté d'écrire. Si le roman est réussi, cette réalité singulière rejoint celle des autres ou l'éclaire. Méfiez-vous d'un roman que votre famille aimerait !!!

### **Vous avez l'impression que les thèmes abordés dans vos écrits créent une résistance.**

L'erreur serait de croire que tous les êtres humains sont des « lecteurs ». Votre revue a un faible lectorat mais c'est un lectorat actif et libre. Il est difficile aujourd'hui d'entrer dans un roman que les media n'ont pas « appri-voisé », n'ont pas rendu inoffensif. Les gens ont peur de tout ce qui ne leur ressemble pas. Le livre est une épreuve solitaire, dangereuse, sans garanties. Mes romans sont assez morbides, je suis obsédé par la mort et la vieillesse : je ne rassure pas mes lecteurs. Et de plus, je suis un homosexuel pas tout à fait politiquement correct. Je perds beaucoup de temps à décoller les étiquettes que les autres me collent sur le dos sans m'avoir jamais lu ! Un « vrai » lecteur est quelqu'un qui double sa vie quotidienne d'une autre vie unique et amoureuse. Je suis en train d'écrire un petit livre de soixante feuillets. Je vais au fond des choses qui me préoccupent. Une fois de plus, je ne rassure pas !

### **Est-ce un roman ?**

Non, c'est une nouvelle pour une collection des éditions du Rocher. Ils publient des nouvelles inédites, une seule par livre. Ce travail m'a plu parce qu'il m'imposait des contraintes. Tous les éléments du récit doivent converger vers la signification majeure du projet. En cours de route, je comprends pourquoi je suis en train d'écrire ce livre et pas un autre. C'est le côté le plus jouissif de l'écriture romanesque, cette vérité révélée à l'auteur. À mesure que je pénètre dans cette nouvelle, je sais que je ne parle que d'une chose : ma peur du quotidien, ma peur de ce qu'on appelle la réalité.

### **C'est d'ailleurs l'obsession de certains personnages de vos romans.**

Ici, j'ai voulu aller jusqu'au bout de mes angoisses. La nouvelle permet de jouer à fond sur l'imaginaire et le fantastique. Je voulais dire que vieillir n'est pas seulement une déchéance physique mais surtout une absence de plus en plus cruelle au monde et aux autres. C'est aussi et surtout la prise de conscience qu'il n'y a plus d'avenir, donc

plus de projet. Les scènes violentes que j'écris ont l'air réelles. Mais le lecteur hésite. C'est ainsi que je peux évoquer sans explication superflue la terreur particulière du vieillard qui a honte de sa fragilité et tient à une vie qui ne lui propose plus rien.

**Dans *Les absents*, un de vos personnages s'interroge car il a cinquante ans.**

Le temps est la nourriture désespérée du roman. L'immense paradoxe pour le romancier, c'est qu'il perd la moitié de son temps à écrire le temps perdu. Il finit par substituer à son existence une autre dimension du temps qui est celle de l'écriture. Ce sacrifice fait de lui un écrivain. Il garde pourtant la conscience aiguë qu'il n'écrira jamais « le » livre qui lui permettrait de récupérer totalement une vie consumée par la littérature.

**Sur le temps qui passe, vous dites que le passé est un espoir mort et qu'il faut se mouler dans le présent. Ce rapport au temps est omniprésent pour les personnages ayant un passé qui peut les détruire.**

Quand un romancier commence un roman, il ne doit pas trop comprendre la structure souterraine de son texte. Plus tard, il saisit les chocs du réel qui ont déclenché le livre. Deux chocs récents expliquent *Les absents*. D'abord la prise de conscience que mon corps vu par les autres ne correspond pas à celui qui me contient. Quand je suis derrière mon ordinateur, je suis dans un corps « arrêté » qui correspond à la mémoire étale qui m'habite où l'enfant est le même que l'homme mûr, où je suis en même temps cet enfant, celui qui se souvient, l'écrivain qui invente, qui rectifie mais aussi celui qui va mourir. Le deuxième choc c'est que ma mère a perdu la raison totalement. Elle est « sortie » du temps alors que son corps n'est presque pas altéré. Ma mère nous a « déserté ». Elle s'est définitivement « absentée ».

**Dans vos romans l'absence est très importante. Vos personnages sont souvent confrontés à l'absence.**

La plupart des écrivains ont été déchirés par l'idée de l'absence. Ils se reconstruisent et colmatent les brèches par l'écriture. Mais bien sûr l'adulte a d'autres moyens de combler ce vide que tout enfant hélas affronte.

**Pour vous un roman ne peut pas finir bien.**

Vivre c'est amadouer la solitude. Le romancier ne veut pas oublier sa solitude. Il construit une vie parallèle à la vie apparente. J'aurais pu être croyant si l'idée d'un Dieu ne m'avait pas toujours paru dérisoire. Seul l'être humain et sa minuscule vie (par rapport à l'histoire de l'univers) me passionnent. Comment voulez-vous qu'un roman finisse bien si ses personnages ont une expérience lucide du temps ? La beauté d'un roman, son chant, c'est lorsque l'écriture traduit parfaitement l'instant où le bonheur est suspendu au-dessus de la mort. Le romancier écrit son roman en même temps qu'il vit. Le vertige le guette.

**Peut-on vivre et écrire ?**

Certains mots me font peur. Je ne sais pas ce qu'est la vie « réelle ». D'ailleurs si l'humanité ne pouvait croire qu'à la réalité, elle se suiciderait. Ouvrez les journaux, regardez la télé... Un seul cadavre d'enfant le long d'un chemin où déambulent des réfugiés ou des déportés suffirait à nous anéantir si nous prenions conscience de sa signification réelle. La littérature est mémoire. L'instantané aussi horrible soit-il est « déplacé » par le temps. Dans la mémoire, les pires atrocités sont mêlées aux retrouvailles, le désespoir à l'espoir, la mort à la résurrection, parce que la mémoire comme le roman nous donne le voyage complet. Le roman « encadre » l'intolérable.

**Vos personnages de roman se cherchent souvent. On ne peut pas dire qu'ils soient vraiment délimités. On a l'impression que ce sont des personnages ouverts, on ne sait pas tout et les contours sont un peu flous. Ils recherchent toujours quelque chose.**

Ce qui apparaît d'un être humain dans une fiction est le résultat d'un choix. La vie est une accumulation de choix. Le roman met en scène une bifurcation dans l'itinéraire premier. Mon homosexualité elle-même est un choix, à un moment de ma vie. Le romancier lui aussi fait un choix en accord avec une autorité suprême qui est sa conception de l'écriture. Il existe bien sûr des romans grand public qui donnent le sentiment qu'on est dans la diversité du réel. En fait c'est une succession de stéréotypes. Je le répète, il y a peu de lecteurs. Les grands romans réussissent la gageure de sembler correspondre à notre vie alors qu'ils racontent un mythe qui est le luxe absolu de l'homme. Quant à mes personnages, s'ils sont des projections de moi-même, ils ont leur nécessité despotique. *Le balcon d'Angelo* n'a fonctionné que lorsque j'ai compris que je ne pouvais pas raconter la même histoire en créant un couple directement à partir de mon expérience : un homme âgé et un jeune homme. Seul l'amour entre un homme âgé et une jeune femme pouvait vraiment exprimer ce que j'avais à dire du vieillissement et de la création littéraire. Ça n'a rien à voir avec la morale, encore moins avec l'authenticité. Quand je crée un personnage de femme, ce n'est pas une transposition. Le flou est nécessaire au départ parce que le romancier n'a pas de sexe quand il écrit. Il s'avance dans un monde incréé, à lui de dire qui va entrer dans le roman : Adam ou Eve, Abel ou Cain... Mais il pourrait y avoir plusieurs versions d'un même roman. Chacun aurait sa vérité.

**Dans *Le balcon d'Angelo* il y a un rapport à l'enfermement et à la prison.**

La mémoire et l'imaginaire n'ont pas besoin de paysages. Je ne décris jamais de paysages. Je ne les vois pas. Dans mes romans il y a des pièces sans fenêtres, des étendues d'eau opaques. Dans *Le balcon d'Angelo*, il y a un balcon qui invite à la mort et plonge sur la peur. Dans *Les absents* tout se passe en une nuit dans une ancienne « maison close ». *Le corps du soldat* se déroule d'abord à Bruges qui est une ville terrifiante (j'ai imaginé qu'on ensevelissait des cadavres dans les eaux des canaux). Puis le roman se passe dans un poste militaire encerclé de murs et de

barbelés. Ma mère aujourd'hui ne se souvient ni de sa maison, ni des êtres qu'elle a aimés, elle est enfermée dans un monde d'images dont nous ignorons tout et qui n'a rien à voir avec la plus grande partie de sa vie. Elle ne sait même plus que je suis son fils. Elle ne sait pas dans quel lieu elle se trouve. Le paysage est souvent un artifice. Je sais qu'il y a aujourd'hui des écrivains célèbres qui exaltent les paysages : je m'en méfie autant que de ceux qui proclament que l'homme est bon.

**Est-ce que la fin de chacun de vos romans est une petite mort puisque dans *Le balcon d'Angelo* l'écrivain ruse avec la mort en refusant de terminer son roman ?**

Je me donne le spectacle de ma mort mais je lui échappe. Ce que je vis en revanche c'est le vieillissement. J'ai peur de la mort mais j'apprivoise ma vieillesse.

**Dans *Le labyrinthe au coucher du soleil*, il y a un rapport à la paternité comme un prolongement après la mort.**

Oui, un homme élève un enfant qui n'est pas de lui. Mais cette histoire est d'abord une légende et, comme toutes les légendes, elle nous réconcilie avec notre situation de mortel. L'amour paternel peut créer l'illusion de la survie. C'est pourquoi l'inceste du père au fils est le tabou absolu parce qu'il détruit la possibilité de l'éternité.

**Vous avez aussi écrit des recueils de nouvelles : *Saint-Pierre-des-Corps*, *Monsieur Désire*.**

Écrire une nouvelle donne un sentiment de perfection. J'aimerais beaucoup n'écrire que des nouvelles. Dans une nouvelle, rien ne peut flotter, le premier mot a un rapport avec le dernier. Il n'y a aucune perte. C'est la jouissance. Je crois qu'un auteur de fiction a deux rêves : écrire des nouvelles pour épuiser le quotidien et écrire un immense roman infini, un seul et unique qu'on ne terminerait qu'au moment de mourir.

**Vous avez publié un essai sur le sida, *La vie blessée*. L'écriture est-elle un engagement par rapport à l'homosexualité ? En 1989, ce livre était un témoignage important.**

Ce livre m'a été demandé, je ne l'aurais pas écrit spontanément. Je ne suis pas un essayiste. Je préfère le roman. Et s'il suggère l'essentiel de l'univers social, un roman n'est pas un témoignage. Un roman c'est d'abord une écriture qui se cherche un univers.

**Mais le lecteur ne doit pas sentir le travail d'écriture.**

C'est le miracle que tout romancier attend quand la mémoire devient écriture. Il n'y a plus d'interstice. C'est un globe parfait. On y arrive rarement et d'y arriver peut parfois tuer la quête... en partie. C'est le cas pour des écrivains comme Duras et Modiano. Mais il faut tendre vers cette osmose. Flaubert peut-être ?

Si j'enseignais des élèves romanciers on peut enseigner ce qu'on ne possède pas parfaitement - je leur dirais : ne réfléchissez pas, racontez une histoire qui vous hante (mais surtout pas ce qui est « votre vie » actuelle), imaginez des personnages, ce qu'ils font, ce qu'ils disent. Si vous pouvez continuer, c'est bon. Sinon, arrêtez et recommencez. Quand votre histoire aura sa vitesse de croisière, vous comprendrez que votre expérience est « passée » dans votre livre, malgré vous et plus intensément que si vous aviez délibérément voulu vous raconter.

**Vous êtes aussi critique littéraire.**

Y a-t-il des critiques, aujourd'hui ? Quelqu'un fait-il un véritable travail sur la littérature actuelle ? Il y a une information plus ou moins honnête, il y a surtout un système paracommercial qui s'appelle « journalisme littéraire ». Les auteurs eux-mêmes sont responsables de cet état de fait. Lorsqu'il m'arrive de réunir plusieurs jeunes écrivains dans le même papier afin de dégager des constances ou des éclairages, ils ne sont pas contents. J'essaie donc de présenter le projet du livre et de dire pourquoi il est, oui ou non, assumé. Quand le livre n'est pas très bon, j'ai tendance à inventer un autre livre qui, à partir du même thème, aurait été réussi. On m'en fait le reproche parfois, gentiment, en m'écrivant que mon papier était bien meilleur que le roman !

**Vous avez collaboré à la revue « Nouvelles Nouvelles ».**

Oui, à l'époque je travaillais à « Gai-Pied ». « Nouvelles Nouvelles » a été une belle respiration. On était un groupe d'amis qui nous passionnions pour la littérature. C'est une des plus belles expériences de ma vie. Dans le petit monde littéraire, les écrivains sont séparés les uns des autres. Chacun veut réussir seul. C'est désolant car seuls quelques élus gagnent et la littérature perd.

*Propos recueillis par Brigitte Aubonnet*